

Sur la nature du dépressionnisme **Dialogue aporétique**

Yannick Lacroix

Numéro 306, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72791ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lacroix, Y. (2015). Sur la nature du dépressionnisme : dialogue aporétique. *Liberté*, (306), 73–77.

MOULT

ÉDITEUR EN RÉSIDENCE

Sur la nature du dépressionnisme

DIALOGUE APORÉTIQUE

YANNICK LACROIX

ARCHÉSILAS

Où vas-tu donc, mon cher Autophane, et d'où viens-tu ?

AUTOPHANE

J'arrive de chez Téléthon, fils d'Ikonocrate, et je me rendais maintenant à l'arrêt d'autobus afin de retourner chez moi, sur la Rive-Sud.

ARCHÉSILAS

Eh bien, laisse-moi t'accompagner un peu.

AUTOPHANE

Ne te fais pas prier, cher ami ! Vois cette ruelle nauséabonde : suivons-la. Mais que vois-je ? Que tiens-tu donc dans ta main ?

ARCHÉSILAS

Oh, ce n'est rien : un petit discours.

AUTOPHANE

Sache que tu es désormais dans l'obligation de m'en dévoiler le contenu.

ARCHÉSILAS

Je préférerais me faire empaler, Autophane, plutôt que subir tes critiques !

AUTOPHANE

Archésilas, homme cruel ! Pourquoi piquer ma curiosité à seule fin de me priver ensuite d'une occasion d'accroître ma science ?

ARCHÉSILAS

L'honneur exige que je me défende de cette accusation : je la réfuterai donc en te faisant part des mes réflexions sur le sujet. Mais les dieux du stade sont mes témoins : c'est seulement parce que tu insistes !

AUTOPHANE

Entendu, excellent homme. Mais asseyons-nous plutôt sur le trottoir ; à l'ombre de ce magnifique Burger King, nous serons à notre aise pour discuter, bien à l'abri du soleil qui à cette heure est au zénith de son parcours et flambe de tous ses feux. Allons donc : quelle thèse défends-tu dans ton discours ?

Moult Éditions

ON A BEAU vivre une époque formidable, où la notion de mise à l'index et d'interdit se veut désuète, où tout et n'importe quoi, comme dans un buffet ou un *bar open*, est toujours à la portée d'un clic ou deux de souris, il n'en demeure pas moins qu'un nombre important d'œuvres, de pensées, de paroles sont encore, pour toutes sortes de raisons, difficiles d'accès.

C'est pourquoi *Liberté* a choisi d'accueillir dans un nouvel espace les passionnés qui vouent leur temps à des écrits peu relayés par l'ensemble des médias. En offrant une résidence à un éditeur dont le travail suscite notre enthousiasme, nous cherchons simplement à vous présenter, de concert avec lui, des récits, des poèmes, des nouvelles, ou toute autre fiction littéraire, tantôt à paraître, tantôt ayant été, à notre regret, trop timidement diffusés.

Nos premiers invités sont les gens de Moult Éditions. Originaires de Québec, ne bénéficiant pas pour le moment de l'aide d'aucun distributeur, leurs ouvrages singuliers, dont la *Conspiration dépressionniste*, vous auront peut-être échappé. Comme leur regard incisif sur notre époque et leur irrévérence parfois potache envers les idées reçues nous ont toujours séduits, c'est avec plaisir que nous partageons ce bonheur avec vous.

— La rédaction 

ARCHÉSILAS. — C'est simple : je démontre que le dépressionnisme est le fruit d'une conspiration.

AUTOPHANE. — Par exemple ! Je n'y avais jamais songé. Mais dis-moi : qui sont donc les conspirateurs ?

ARCHÉSILAS. — De toute évidence, cher Autophane, tu n'as pas encore soupesé toutes les implications du problème. Ne crois-tu pas que la conspiration serait vite éventée si nous savions qui sont ses instigateurs ? Ainsi donc, ces derniers prennent les mesures nécessaires afin que leur identité demeure inconnue.

AUTOPHANE. — Il y a beaucoup de vrai dans ce que tu dis. Je sens pourtant dans mon âme l'aiguillon d'une question peut-être impertinente, car j'ai, comme tu dis, encore beaucoup à apprendre en cette matière ; mais accepterais-tu que je te la pose néanmoins ?

ARCHÉSILAS. — Trêve de stratagèmes, Autophane : pose ta question sans tarder.

AUTOPHANE. — Voici : dans quel but ces gens mystérieux ont-ils organisé cette conspiration ?

ARCHÉSILAS. — N'es-tu pas d'accord pour dire que celui qui sait qu'il subit une injustice est porté à se révolter, tandis que celui qui l'ignore tend à la subir passivement ?

AUTOPHANE. — Absolument.

ARCHÉSILAS. — Et que celui qui se révolte peut comparer l'état présent des choses, qu'il estime injuste, à un autre état de choses, soit passé, présent ou futur, qu'il est au moins capable d'imaginer, et qui lui semble correspondre davantage à la justice ?

AUTOPHANE. — Tout à fait.

ARCHÉSILAS. — Ne faut-il pas alors en conclure que celui qui est privé de tout pôle de comparaison tendra à subir sans renâcler une domination dont il ne peut, forcément, qu'ignorer le caractère injuste ?

AUTOPHANE. — Il le faut en effet.

ARCHÉSILAS. — Aussi, est-il juste de dire qu'afin d'être mû par un sentiment de révolte, il faut pouvoir entretenir en soi-même le feu d'une sensibilité, d'une vitalité et d'une intelligence incompatibles avec une réalité injuste ?

AUTOPHANE. — C'est exact.

ARCHÉSILAS. — Eh bien, voilà la finalité de la conspiration dépressionniste : éteindre ce feu en l'aspergeant constamment avec l'eau froide de la niaiserie culturelle, de l'hypocrisie politique et des tautologies économiques.

AUTOPHANE. — Par Hadès ! Laisse-moi m'assurer que je te comprends bien, Archésilas : à ton opinion, ces conspirateurs contrôlèrent tous les aspects de l'existence sociale et la vidèrent volontairement de son sens, de telle sorte que nous en perdons non seulement l'envie, mais jusqu'à l'idée de la révolte ?

ARCHÉSILAS. — Je ne l'aurais pas mieux dit.

AUTOPHANE. — Ta lumière inonde mon obscurité ! Tu as fait du bon travail, Archésilas ! Et c'est pourquoi tu dois reconnaître que tu as maintenant une dette à mon égard.

ARCHÉSILAS. — Une dette ? Que veux-tu dire ?

AUTOPHANE. — Eh bien, tes idées ont remué mon âme au point où je crains qu'elle ne trouve plus jamais le repos si tu ne réponds pas à ses questions ! Car c'est encore une

âme d'enfant : aux plus limpides affirmations, elle ne peut s'empêcher d'opposer des contradictions.

ARCHÉSILAS. — Ton âme est donc troublée, mon pauvre ami?

AUTOPHANE. — Par ta faute, Archésilas! Et voici la question qui la remue : ne t'arrive-t-il pas de commencer une entreprise dont tu t'aperçois rapidement que ses conséquences dépassent à la fois tes prévisions et ta volonté, comme si ton doigt avait donné la chiquenaude à un jeu de dominos dont tu n'aurais pas placé les pièces et dont tu ne connaîtrais d'avance ni la disposition ni la fin?

ARCHÉSILAS. — J'ai vécu cela un certain nombre de fois.

AUTOPHANE. — Souvent, Archésilas! Ce que la Déesse me souffle à l'oreille, c'est que la réalité sociale est essentiellement constituée de tels effets, qui ne peuvent pas être rapportés à la volonté des hommes.

ARCHÉSILAS. — S'il en est ainsi, surprenant Autophane, il faut en conclure que tu deviens sourd! Tu sembles soutenir que la réalité sociale serait involontaire et qu'elle existerait indépendamment de la volonté des hommes. Mais il n'y aurait aucune forme de société sans l'activité des hommes qui la composent. Tu parles ainsi avec les deux côtés de ta bouche : tu dis en même temps que la société est et n'est pas une création humaine! Gare à la Déesse, mon ami : tu es sur le point de l'offenser, et tu sais combien elle est orgueilleuse.

AUTOPHANE. — Je dois avouer que tu me places dans une situation inconfortable en formulant mon propos de cette façon. Me voilà dans la position d'un stylite auquel on lancerait des pierres!

ARCHÉSILAS. — Eh bien, redescends de ta colonne! Quel démon t'a pris de grimper jusque là-haut?

AUTOPHANE. — Donne-moi d'abord la chance d'essayer de rétablir mon équilibre. Permits-moi de mieux t'expliquer ma pensée et accorde-moi que je procède indirectement pour commencer : il arrive que le chemin le plus court ne soit pas le meilleur.

ARCHÉSILAS. — Je te l'accorde volontiers : le spectacle promet d'être mémorable.

AUTOPHANE. — Je procéderai d'abord au moyen d'une image, car pour le moment, l'idée elle-même est trop grande pour que mes bras puissent l'entourer. Quand tu étais enfant, y avait-il une piscine chez tes parents?

ARCHÉSILAS. — Par Mesan! Chercherais-tu donc à m'endormir afin de te tirer d'embarras? Quel est le rapport entre cette question et le sujet dont nous discutons?

AUTOPHANE. — Ne sois pas si pressé : à la vitesse où tu galopes, le paysage défile à telle allure que tu dépasserais la vérité sans même t'en apercevoir. Contente-toi de répondre.

ARCHÉSILAS. — Eh bien, oui, il y avait une piscine chez mes parents. Il s'agissait d'ailleurs de la plus grande du quartier et par les beaux jours de l'été, tous les enfants des environs venaient s'y baigner.

AUTOPHANE. — S'agissait-il d'une piscine hors terre, de forme circulaire?

ARCHÉSILAS. — Oui.

AUTOPHANE. — Essaie de te rappeler : vous arrivait-il parfois, à toi et aux autres enfants, lorsque vous étiez nombreux,

de nager tous ensemble dans le même sens, en agitant l'eau avec vos bras de façon à créer un courant circulaire qui finissait par vous entraîner?

ARCHÉSILAS. — Absolument. Je me rappelle avoir fait cela un grand nombre de fois.

AUTOPHANE. — Essaie maintenant de te figurer que la société dans son ensemble est une piscine de ce genre. Tous vont dans le même sens en poussant l'eau à loisir, contribuant ainsi au courant général. Certains prennent l'entretien du courant très à cœur et profitent assez peu de la facilité qu'il y aurait à s'y abandonner; d'autres se contentent de se laisser aller en bénéficiant de l'effort des autres. Imagine aussi que de nouveaux enfants plongent régulièrement dans la piscine à mesure que les autres en sortent, de telle manière que la quantité de baigneurs à tel ou tel moment demeure à peu près constante, tout comme dans la société, certains nous quittent pour aller dans l'Hadès tandis que d'autres font leur premier salut à Phaéon.

ARCHÉSILAS. — Non seulement puis-je l'imaginer, je le vois clairement. Et j'irais jusqu'à dire, ô rusé compagnon, que je le vois si bien que j'en oublie la raison pour laquelle tu me dépeins maintenant cette image!

AUTOPHANE. — Ne crains rien : moi, je n'ai pas oublié. Es-tu d'accord pour dire que chaque nouvel arrivant dans cette piscine sera confronté à un courant qui circule dans une direction prédéterminée, indépendant de sa volonté, et qu'il n'aura aucun autre choix que de le suivre?

ARCHÉSILAS. — Assurément, si le caprice le possédait de nager en sens contraire, il serait quitte pour prendre tout un bouillon, comme on dit!

AUTOPHANE. — Dis-moi encore : si les premiers enfants qui ont commencé à agiter l'eau quittent la piscine, les uns après les autres, tandis que des nouveaux les remplacent, il arrivera forcément un moment où plus aucun enfant dans la piscine ne fera partie de ceux qui ont décidé d'initier le courant dans le sens où il va?

ARCHÉSILAS. — C'est évident.

AUTOPHANE. — Les enfants seront donc tous obligés de suivre le courant alors même que le fait de le suivre et le fait de le créer sont une seule et même chose, considérant que le courant lui-même n'est dû qu'aux mouvements de ces savoureux petits éphèbes, enduits d'huile d'olive. Est-ce que je me trompe en affirmant cela?

ARCHÉSILAS. — Non, tu ne te trompes pas.

AUTOPHANE. — On peut donc dire que le courant existe indépendamment des volontés particulières des enfants et qu'il détermine le sens dans lequel ils peuvent nager, alors même qu'il ne doit son existence qu'à la somme de leurs actions individuelles.

ARCHÉSILAS. — Je vois enfin où tu voulais en venir, Autophane; mais tu dois maintenant me convaincre qu'on peut utilement comparer une réalité aussi complexe que la vie en société aux jeux puérils de jeunes garçons se baignant dans une piscine!

AUTOPHANE. — Rappelle-toi, Archésilas, que la société n'est point sortie d'une boîte de Cracker Jacks. Les actions de tous ceux qui nous ont précédés se sont imprégnées dans

la durée comme des millions de cachets miniatures dans un morceau de cire. Ce que nous faisons maintenant ne se grave jamais dans une cire pour ainsi dire pure, mais dans une cire déjà pétrie à maintes reprises; il nous faut toujours, que cela nous convienne ou non, composer avec les impressions préalables. Quoi que nous voulions inscrire sur cette cire, il nous faut suivre, ou tout au moins composer avec les motifs qui y sont déjà inscrits.

ARCHÉSILAS. — Tu as raté ta vocation, Autophane.

AUTOPHANE. — Par Apollon! Je bénis les dieux d'avoir un ami comme toi! Car il y a longtemps que je cherche à découvrir ma vocation!

ARCHÉSILAS. — À mon opinion, tu aurais dû devenir poète. Car si ta parole est douce comme le miel, elle ne tient pas au ventre.

AUTOPHANE. — Il se peut que tu aies raison. Mais si je te comprends bien, il est temps que nous quittions ce stade imparfait de la pensée, propre aux enfants et aux bonnes femmes? Eh bien, élevons-nous jusqu'au ciel des Idées.

ARCHÉSILAS. — Allons-y; suis-moi de près, afin de ne pas t'égarer. Sache ceci : pendant que tu composais des poésies, mon âme te préparait un argument dont je serais étonné qu'il ne coupe pas court à ton inspiration. En voici la prémisse. Reconnais-tu que la société forme un tout unifié, soigneusement ordonné, dans lequel les parties se répondent les unes les autres presque à l'unisson dans une mélodie qui, pour être horrible à entendre, n'en est pas moins tout à fait cohérente? Ces insipides vedettes populaires, par exemple, ces chroniqueurs du *Journal de Montréal*, ces gestionnaires qui détruisent le sens de nos institutions publiques, cette architecture fonctionnelle qui compose notre décor de vie, cette dialectique vicieuse entre la banlieue et l'automobile, ces...

AUTOPHANE. — Par pitié, Archésilas, cesse là cette énumération atroce! Je hisse mon drapeau blanc! Je te l'accorde : ces abominations ont un air de parenté indéniable.

ARCHÉSILAS. — On peut donc affirmer que la société actuelle est organisée à partir d'un seul principe, celui-là même que nous nommons « dépressionnisme » : c'est-à-dire que toute chose sociale conspire à nous déprimer.

AUTOPHANE. — De fait, chaque jour quelque nouvelle horreur éprouve durement ma joie de vivre.

ARCHÉSILAS. — L'harmonie dépressionniste est donc si finement réglée qu'il est impossible de s'y soustraire, à moins de se retirer dans les montagnes afin de vivre, ainsi que le dit le philosophe, comme une bête ou un dieu.

AUTOPHANE. — En effet.

ARCHÉSILAS. — Alors voici : est-il pensable qu'un ordre si soigneusement arrangé puisse exister sans avoir été conçu par une intelligence quelconque?

AUTOPHANE. — Il me semble que ta question est légèrement viciée, mon ami.

ARCHÉSILAS. — Et pourquoi donc? Si tu te promènes en forêt et que tu tombes sur une série de pierres disposées en un cercle parfait, l'hypothèse qui se présentera à ton esprit ne sera pas que le hasard des forces géologiques a créé là un singulier objet, n'est-ce pas?

AUTOPHANE. — Non, ce n'est pas l'explication qui me viendrait en premier lieu.

ARCHÉSILAS. — Tu penserais bien évidemment que quelqu'un est passé par là et s'est fait un feu; ou y aurait-il une autre option?

AUTOPHANE. — Je n'en vois pas d'autres.

ARCHÉSILAS. — Il en est de même pour l'ordre dépressionniste : il est le produit d'une intelligence et d'une volonté, c'est-à-dire qu'il est une conspiration.

AUTOPHANE. — Que voilà une roche immense que tu viens de me lancer, Archésilas! Je vacille sur ma colonne, et je crains que j'aie m'écraser au sol!

ARCHÉSILAS. — Permetts-moi pourtant de t'en lancer une autre!

AUTOPHANE. — Tu es sans pitié!

ARCHÉSILAS. — Selon ce que tu disais tout à l'heure, la volonté des hommes ne jouerait aucun rôle dans la marche de la société. Mais tu n'irais tout de même pas jusqu'à nier que des gens puissants et très organisés exercent un pouvoir fantastique sur notre société? Qu'ils se réunissent dans des sommets éloignés où ils établissent des programmes politiques et économiques, lesquels redéfinissent nos institutions sociales, et dont le contenu est difficilement accessible, sinon même inaccessible pour le simple citoyen?

AUTOPHANE. — Ce que tu dis est malheureusement de l'ordre des faits. Si je le niais, je ferais comme l'autruche qui se met la tête dans le sable.

ARCHÉSILAS. — Alors, Autophane? Ne vois-tu pas que tous ces faits confirment mon hypothèse bien plus que la tienne?

AUTOPHANE. — Je ne le vois pas encore tout à fait, et j'ai bien envie d'essayer de tenir encore au sommet de ma colonne. Mais sois généreux : laisse-moi me ressaisir

sans me lancer de nouvelles pierres!

ARCHÉSILAS. — Accordé. Ne crains rien, par ailleurs : quand tu tomberas, je t'attraperai dans mes bras.

AUTOPHANE. — Tu me rassures à tel point que je réponds sans plus hésiter : il est vrai, Archésilas, qu'il y a des gens qui exercent un grand pouvoir sur notre société. Et il est tout aussi vrai qu'ils prennent des décisions dans une atmosphère de complot telle qu'il y a lieu de suspecter qu'ils complotent effectivement. Mais cela ne me semble pourtant pas être ce qu'on appelle une « cause ». Ce que je crois, c'est que les choix de ces gens renforcent une logique qu'ils n'ont pas décidée plus que nous, parce qu'elle est l'effet d'une évolution sociale étalée sur des siècles, voire des millénaires. Personne ne contrôle cette évolution. Si les actions des puissants font en sorte qu'il est assuré que tous doivent suivre cette logique, alors on peut défendre l'idée qu'elles empêchent la réalisation de logiques différentes, délibérément créées par les citoyens en fonction de certaines fins qu'ils préféreraient; mais le fait est que cette logique n'est pas, à proprement parler, la création volontaire des puissants.

ARCHÉSILAS. — Tu utilises le mot « logique » d'une manière curieuse, Autophane. Je ne vois pas de quoi tu veux parler.

AUTOPHANE. — J'entends par là ce que les économistes appelleraient sans doute le « libre marché ». Je parle du principe de réalité actuel qui fait en sorte que l'ensemble de nos vies est régi par la règle de l'échange marchand, laquelle transforme toute chose en camelote ainsi qu'un roi Midas inversé transformerait l'or en plomb, de telle manière que cela impose des limites intolérables à l'épanouissement de la nature humaine.

ARCHÉSILAS. — Je vois ce que tu veux dire. Mais s'il en est ainsi, ne crois-tu pas que c'est seulement parce que des gens puissants le veulent bien?

AUTOPHANE. — Voilà le nerf de la guerre, Archésilas. Ce n'est pas parce qu'une chose favorise les intérêts d'une personne que cette dernière en est la cause pour autant. Les puissants s'adaptent eux aussi à un système qu'ils n'ont pas inventé. Il est évident qu'ils jouissent d'une position privilégiée à l'intérieur de ce système, mais ils n'en sont pas les maîtres. Ils ne sont pas les créateurs de notre société, ils en sont, tout comme nous, les créatures.

ARCHÉSILAS. — C'en est assez, Autophane! Je ne tolérerai pas plus longtemps que tu

t'appuies sur une idée paradoxale!

AUTOPHANE. — De quelle idée parles-tu?

ARCHÉSILAS. — De celle que tu voulais illustrer avec ton allégorie de la piscine : que les gens seraient soumis à une logique sociale qui ne serait l'effet ni de leurs volontés ni de leurs actions, mais de je ne sais trop quelle bizarrerie, que tu appelais tantôt courant circulaire, tantôt morceau de cire! Mes oreilles bourdonnent de l'écho de tes paroles insensées!

AUTOPHANE. — Je comprends ton impatience, mon bon Archésilas; car ce que j'essaie de dire est d'une nature si étrange que je suis forcé de marcher sur la pointe des pieds afin de ne pas réveiller la Gorgone. Mais je vois que je ne peux plus reporter la tâche de l'affronter. Je vais donc t'expliquer mon idée le plus clairement possible, sans faire de poésie.

ARCHÉSILAS. — Tu es bien téméraire de te lancer dans cette folle entreprise!

AUTOPHANE. — Laissons les dieux juger de cela et écoute-moi.

ARCHÉSILAS. — D'accord. Je t'écoute.

AUTOPHANE. — Imagine les Grecs et les Perses en situation de conflit.

ARCHÉSILAS. — Par Comète! Autophane, te moques-tu de moi? Tu disais à l'instant que tu allais parler sans détour!

AUTOPHANE. — Archésilas, le discours que je veux te faire a un début, un milieu et une fin. Si je commençais par la fin, tu ne la comprendrais même pas. Écoute-moi bien : je vois à ma montre que mon autobus arrive bientôt; si je n'ai pas terminé avant qu'il tourne le coin de la rue, je m'engage à défendre ta théorie d'une « conspiration dépressiviste » jusqu'à la fin de mes jours.

ARCHÉSILAS. — Prépare-toi à devenir mon esclave, cher ami, car j'accepte ton pari.

AUTOPHANE. — Je poursuis donc : les deux peuples font face à un dilemme. Ils doivent choisir entre l'une ou l'autre de ces deux stratégies : la collaboration ou l'agression. Mais le succès de la stratégie de l'un dépend de celle adoptée par l'autre. Si, en effet, on agresse celui qui collabore, on raffe la mise; si on collabore aussi, une entente mutuellement acceptable s'ensuit; mais si on agresse et que l'autre agresse lui-même, c'est la guerre, dont l'issue est incertaine et qui dans tous les cas coûte très cher; et si, enfin, on collabore alors que l'autre agresse, on perd tout. Tu vois bien, je crois, que ces quatre issues ne sont pas également favorables. Laquelle te semble la meilleure? Et laquelle te semble la pire? Je te pose cette question du point de vue des intérêts égoïstes de l'un ou

l'autre de ces protagonistes.

ARCHÉSILAS. — De ce point de vue, agresser celui qui collabore me semble le plus favorable; collaborer avec un agresseur me semble le pire.

AUTOPHANE. — Admettons que tu sois la Grèce. Tu ne connais pas les intentions de la Perse et elle ne connaît pas non plus les tiennes : tu ne peux que spéculer quant à la stratégie qu'elle adoptera. Quelle supposition ferais-tu à ce sujet?

ARCHÉSILAS. — D'après ce que je connais de l'histoire et de la nature humaine, je crois bien que je m'attendrais à ce que la Perse choisisse l'agression.

AUTOPHANE. — Et tu serais sage de penser ainsi, ne serait-ce que parce qu'elle-même supposerait probablement la même chose quant à tes propres intentions. À mon opinion, la raison elle-même vous obligerait tous les deux, chacun de votre côté, à choisir l'agression, et ce, non parce que vous le désirez nécessairement, mais parce que la prudence exige que l'on évite le pire.

ARCHÉSILAS. — Pour l'instant, je ne vois rien à redire à ta démonstration. Mais si tout cela est de grand intérêt pour les militaires, quel est le rapport avec notre sujet de départ? Je te fais d'ailleurs remarquer, Autophane, que ton autobus est sur le point d'arriver!

AUTOPHANE. — Voici : nous ne connaissons pas, règle générale, la pensée des autres, et nous sommes le plus souvent en concurrence avec eux pour l'obtention de ressources limitées; car la nature est ainsi faite. Parce que nous sommes obligés de vivre, il nous faut prendre les moyens nécessaires, et ce, quelles que puissent être nos préférences morales. Quand tu poursuis un joli garçon, Archésilas, ou quand un homme du peuple postule pour un emploi, vous contribuez tous les deux, sans que cela ne corresponde à vos intentions premières, à l'existence d'une situation générale de compétition économique dont nous venons de convenir qu'elle est la cause principale du non-être collectif dans lequel nous sommes enfoncés. Mon opinion, Archésilas, est que le dépressivisme existe à hauteur d'effets évolutifs émergents involontaires et qu'il s'explique par des mécanismes d'interactions stratégiques tels que celui que je viens de décrire.

ARCHÉSILAS. — Par Zeus, Autophane, je

te reconnais bien là! Tu as gagné ton pari, malin personnage : mais tu devras admettre que c'est seulement parce que ton autobus est en retard. Pour le reste, je suis maintenant d'avis que notre conversation est inutile. Car cela ne change rien, au fond, que le dépressivisme soit constitué « d'effets émergents », comme tu dis, ou qu'il nous ait été apporté par la cigogne! Pendant que nous usons nos langues en palabres creuses, les gens souffrent et cela, tu en conviendras, est intolérable.

AUTOPHANE. — J'en conviens. Mais le simple fait qu'une chose soit intolérable n'implique pas nécessairement qu'on puisse y remédier : voilà, à vrai dire, ce qui trouble mon âme depuis le début de notre discussion.

PHALLOPHAGE. — Par Té! Ne sont-ce pas là Archésilas, fils de Nomoclès, et Autophane, fils de Phusiphon? Que faites-vous donc ici à cette heure?

AUTOPHANE. — Salut à toi, Phallophage, fils de Putos. Nous étions à attendre mon autobus, et si bien absorbés dans un débat au sujet du dépressivisme, lequel fait régner une grande injustice sur notre société, que ton arrivée nous a pris par surprise.

PHALLOPHAGE. — Incorrigibles pelleteurs de nuées! Et quelle vapeur pourchassiez-vous exactement?

ARCHÉSILAS. — Nous nous demandions quelle attitude un citoyen vertueux doit adopter face au dépressivisme.

PHALLOPHAGE. — Si vous m'aviez tout d'abord consulté, je vous aurais épargné une vaine discussion qui, je le crains, n'a pas dû manquer d'être longue et fastidieuse. Car la réponse à votre question est simple : un bon citoyen se doit avant tout d'être raisonnable. Qui veut rendre le monde meilleur ne peut le faire qu'en contribuant à la création de la richesse : quand nous aurons bien mangé, nous pourrons penser. Ainsi parle la lucidité. Votre « critique sociale », mes amis, revient à mettre la charrue devant les bœufs.

AUTOPHANE. — Tu as sûrement raison, Phallophage. Quel dommage que mon autobus soit arrivé, car j'aurais aimé profiter davantage de ton bon sens!

ARCHÉSILAS. — J'embarque avec toi, Autophane; je viens de me rappeler que j'ai à faire dans ton coin. **L**

Yannick Lacroix (1975-2050) a consacré sa vie à la recherche de quelque chose à dire, dans le but de l'écrire. Il n'a jamais trouvé, mais il produisit néanmoins une œuvre importante, ce qui laisse songeur.